

LES CAHIERS
PHILOSOPHIQUES
DE STRASBOURG

Les Cahiers philosophiques de Strasbourg

44 | 2018

Johann Heinrich Lambert : philosophie

Johann Heinrich Lambert, l'idée de l'architectonique comme philosophie première (*Grundlehre*)

Johann Heinrich Lambert, the Idea of Architectonics as Primary Philosophy (Grundlehre)

Michel Fichant



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cps/557>

DOI : 10.4000/cps.557

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 27 novembre 2018

Pagination : 11-34

ISBN : 979-1-03440-024-9

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Michel Fichant, « Johann Heinrich Lambert, l'idée de l'architectonique comme philosophie première (*Grundlehre*) », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 44 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cps/557> ; DOI : 10.4000/cps.557

Johann Heinrich Lambert, l'idée de l'architectonique comme philosophie première (*Grundlehre*)

Michel Fichant

J.-H. Lambert (Mulhouse 1728-Berlin 1777) est de ces penseurs et savants qu'on appelle des auteurs secondaires, mais qui présentent cette singularité qu'ils concentrent dans leur œuvre les intérêts d'une époque, ses tentatives abouties ou non, ses questions résolues ou ouvertes. Dans le cas de Lambert, on pourrait désigner cette époque comme celle de l'Académie des sciences de Berlin au temps de l'*Aufklärung*, à la mesure du lien très fort qui unissait Lambert à l'institution qui lui avait donné une position stable et convenablement rémunérée dans le monde savant.

En philosophie, la perspective de l'histoire, orientée par les repères que fixent les œuvres que sa tradition a sanctionnées comme majeures, fait de Lambert un prédécesseur de Kant, aux motifs qu'ils ont échangé, jusqu'à la mort de Lambert, une correspondance qui fait écho à la genèse de la *Critique de la raison pure*, et que les ouvrages principaux de Lambert ont éveillé l'intérêt de Kant dans une phase décisive de la période précritique, au moins par la communauté des problèmes traités¹. Nous verrons qu'il s'agit là pour une bonne part d'une illusion rétrospective qu'il faut rectifier.

Si l'on considère l'ensemble de la bibliographie de Lambert, qui comporte environ 150 titres de livres, et surtout d'articles, d'essais et de rapports, on sera frappé d'abord par l'extrême variété des sujets traités, en mathématiques pures et appliquées, en cosmologie, en physique

1 Cf. H.J. DE VLEESCHAUWER, «L'année 1771 dans l'histoire de la pensée de Kant», *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 13, fasc. 3-4, 1934. p. 713-732, et t. 14, fasc. 1, 1935. p. 49-83.

expérimentale, en logique et en philosophie. Mais plus encore que cette variété, ce qui suscite la curiosité et l'intérêt c'est, presque toujours, l'originalité très singulière des points de vue adoptés, de la formulation des problèmes et des solutions proposées. Lambert devait sans doute cela en partie au fait que sa formation fut plutôt celle d'un autodidacte. De là sa contribution majeure à la démonstration de l'irrationalité du nombre π^2 , son idée d'une perspective « affranchie de l'embarras du plan géométral »³, ou encore celle d'une discipline nouvelle qui s'occuperait de la mesure de l'ordre sous le nom de « taxéométrie »⁴. On observera enfin que l'œuvre de Lambert présente la caractéristique assez rare de se partager entre l'usage de l'allemand et celui du français.

Les conceptions philosophiques de Lambert présentent la même singularité. Les deux livres majeurs qu'il a publiés, le *Neues Organon* (1764) et l'*Anlage zur Architectonic* (1771), sont en réalité étroitement connexes et forment les deux moments continus d'un seul et même projet. Lambert signale d'ailleurs, dans la préface de l'*Architectonic* que cet ouvrage était déjà achevé au moment de la parution du *Neues Organon*, et que ce sont des circonstances extérieures qui en ont retardé de sept ans la publication⁵. En principe, les lecteurs auraient dû avoir accès simultanément ou presque aux deux ouvrages. Cette complémentarité est d'ailleurs, on va le voir, assez facile à identifier. L'ensemble constituerait, en termes kantien, l'équivalent d'une *critique* et d'une *métaphysique*, mais restant en deçà de la réflexion transcendantale. Mais c'est peut-être par cet *en deçà* que la philosophie de Lambert peut nous intéresser aujourd'hui, par d'autres proximités et filiations et sous un autre point de vue que celui que suggère le voisinage kantien.

Le *Neues Organon*, sous le titre complet : *Nouvel Organon ou Pensées sur la recherche et la désignation du vrai et sa distinction d'avec l'erreur et*

- 2 « Mémoire sur quelques propriétés remarquables des quantités transcendentes circulaires et logarithmiques », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Berlin*, 1761, p. 265-322. – Cf. Jules VUILLEMIN, « La Démonstration de l'irrationalité de π chez Leibniz, Lambert et Kant », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 151 (1961), p. 417-431.
- 3 *La perspective affranchie de l'embaras du Plan géométral*, Zurich, 1759.
- 4 « Essai de taxéométrie, ou sur la mesure de l'ordre », *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1770, p. 327-342, suivi du « Second essai de taxéométrie », ou sur la mesure de l'ordre », *id.*, 1773, p. 347-368.
- 5 *Architectonic*, p. V.

l'apparencé, vise à réaliser «de manière plus complète» ce qu'Aristote et après lui Bacon avaient appelé un Organon. Dans les quatre parties aux dénominations tirées du grec – «Dianoïologie ou théorie des lois de la pensée», «Aléthiologie ou théorie de la vérité», «Sémiotique ou théorie de la désignation des pensées et des choses», «Phénoménologie ou théorie de l'apparence» –, il s'agit bien de l'exposé des disciplines qui servent d'instruments à l'entendement dans la formation des connaissances, autrement dit d'une logique non seulement formelle mais prise dans sa dimension d'application à la constitution du savoir effectif⁷.

Le *Plan d'une architectonique ou théorie de ce qui est simple et premier dans la connaissance philosophique et mathématique*⁸ tire son nom, de l'aveu même de Lambert, de Baumgarten, qui au § 4 de sa *Metaphysica* définissait l'Ontologie, science des prédicats les plus généraux de l'étant, comme métaphysique universelle, architectonique, philosophie première, reprenant à Wolff qui l'emploie occasionnellement⁹, la désignation de *scientia architectonica*. Baumgarten proposait en outre comme traduction allemande de l'ontologie le terme de *Grundwissenschaft*¹⁰. Gottsched (1733) désignait pareillement l'ontologie comme *Grundlehre*¹¹, et c'est

- 6 *Neues Organon oder Gedanken über die Erforschung und Bezeichnung des Wahren und dessen Unterscheidung vom Irrthum und Schein*, 2 vol., Leipzig, 1764 (Rep., Hildesheim: Georg Olms, 1965).
- 7 «Die Natur eines Organons bringt es an sich mit, daß es in jeden Theilen der menschlichen Erkenntniß, und daher in jeden Wissenschaften angewandt werden könne, und daß man in dem Gebrauche desselben eine Fertigkeit erlangen müsse, wenn man nicht zurücke bleiben will» (*Neues Organon*, Préface, fin).
- 8 *Anlage zur Architectonic oder Theorie des Einfachen und des Ersten in der philosophischen und mathematischen Erkenntniß*, 2 vol. Riga, 1771 (Rep. Hildesheim: Georg Olms, 1965).
- 9 Wolff conclut le parallèle entre l'Ontologie et les Éléments d'Euclide en se proposant «d'exposer en quel sens elle mérite le nom d'architectonique», *Horae subcesivae Margurgenses* (1729), Trimestre vernal, IV, § 2), p. 314.
- 10 *Architectonic*, p. XXVIII: «Ueber den Titel des Werkes habe ich nur das zu bemerken, daß ich das Wort Architectonic aus Baumgartens Metaphysic genommen». Cf. A.G. Baumgarten, *Metaphysica*, 1739, § 4: «ONTOLOGIA¹ (ontosophia, metaphysica [...], metaphysica universalis, architectonica, philosophia prima) est scientia praedicatorum entis generaliorum». En note au mot *Ontologia*, Baumgarten donne la traduction non littérale de *Grund-Wissenschaft*.
- 11 GOTTSCHED, *Erste Gründe der gesamten Weltweisheit*, Leipzig: 1733, § 209.

aussi cette dénomination que reprend Lambert, qui, dans le corps de son livre, l'utilise constamment comme substitut de celle d'architectonique¹², qui n'est du reste employée que dans le titre du livre et dans la Préface. Avant d'y revenir plus en détail, observons que la destination de l'architectonique est donc de prolonger, en s'y substituant ou en la rectifiant, la visée d'universalité, de priorité et de fondation qui était celle de la philosophie première ou ontologie. En ce sens, la complémentarité du *Neues Organon* et de l'*Architectonic* correspondrait à l'étroite association de la logique et de la métaphysique générale. À s'en tenir là, Lambert occuperait déjà une place dans l'histoire de cette association dans la philosophie allemande, de Leibniz à Hegel inclusivement.



Lambert présente son *Architectonic* comme «une recherche des doctrines métaphysiques fondamentales entreprise de façon complètement nouvelle» (p. III). L'exposé de la métaphysique étant, de par la nature du langage, linéaire, il n'est pas surprenant que les premiers concepts fondamentaux de la connaissance, qui peuvent être combinés différemment selon la diversité des intentions, fassent l'objet d'expositions différentes, qui se distinguent plus par l'ordre et le choix des expressions que par la chose même. En quoi, ajoute Lambert, il est aisé d'apprendre les mots sans les concepts (p. IV). Ainsi est abordé, dès les premières lignes de la préface, le changement d'orientation par rapport aux systèmes métaphysiques dont Wolf a fourni le modèle. L'emploi du titre emprunté à Baumgarten doit être compris à la lumière de la théorie que Lambert exposera de la provenance métaphorique des mots qui servent, en transposant des représentations du monde matériel, à désigner les objets intellectuels: dans le cas du mot d'architectonique, «il s'agit d'un abstrait de l'architecture, et il a au regard de l'édifice de la connaissance humaine une signification complètement similaire, dès lors qu'il est rapporté en général aux premières fondations, au premier plan, aux matériaux et à leur préparation et à leur mise en ordre, et de telle sorte qu'on fasse à partir de là une tout ordonné à une fin» (p. XVIII-XIX)¹³. Si Lambert conserve donc l'emploi du mot d'ontologie,

12 Notamment dans les titres des parties de l'ouvrage.

13 Pour Aristote, les arts sont architectoniques soit en ce qu'ils prescrivent la forme à la matière (le pilote ordonne la forme du gouvernail), soit en ce

c'est seulement pour rappeler le caractère à la fois premier, fondamental et commun à toutes les sciences particulières des concepts dont il va être question. Mais il ne s'agit plus d'une doctrine de l'étant en tant que tel, mais bien d'un examen de la connaissance humaine, de son périmètre et de ses instruments.

La première partie est entièrement consacrée au plan général en vue de la *Grundlehre*, définie d'abord, dans le premier chapitre, par les réquisits auxquels elle doit satisfaire comme théorie scientifique. Les parties suivantes traiteront respectivement de l'élément idéal de la *Grundlehre* (ce qui concerne notre mode de représentation des choses), de son élément réel (ce qui concerne les choses mêmes), et enfin de la grandeur (il s'agit alors de la théorie philosophique de la mathématique).

Le point de départ est le constat que la connaissance humaine comporte un grand nombre de concepts transversaux dont on ne peut pas dire qu'ils relèvent d'une science particulière plutôt que d'une autre et qui sont en outre partagés par la connaissance commune et la connaissance scientifique: tels sont les concepts, pour le moment simplement énumérés à titre préliminaire comme exemples illustratifs: «Chose (*Ding*), un, quelque chose (*etwas, aliquid*), possible, réel, nécessaire, tout, partie, propriété, grandeur, ordre, être, non-être, ainsi que des propositions comme: Quelque chose ne peut pas être et ne pas être à la fois, une chose est ce qu'elle est, tout ce qui est réel est en soi possible, et aussi encore les questions: Quoi? comment? pourquoi? si?» (§ 1). On reconnaît bien sûr les notions que l'on retrouve définies et développées dans les traités d'ontologie traditionnelle, et Lambert note aussitôt que leur examen a été entrepris par Aristote dans «ce que lui ou déjà un de ses prédécesseurs nommait Métaphysique (*sic*)» (§ 2). Ce qui

qu'ils modèlent la matière appropriée en sachant comment la transformer (le charpentier de marine choisit le bois du gouvernail et le met en forme), *Physique II*, 194b2sq. – Kant revient en un sens à la caractérisation de l'architectonique comme un art, plus que comme une science proprement dite: c'est «l'art des systèmes»; mais la caractérisation du système lui-même retrouve la formule du tout ordonné à une fin: «J'entends par un système l'unité de connaissances multiples sous une idée. Celle-ci est le concept rationnel de la forme d'un tout [...] Le concept rationnel scientifique contient ainsi la fin et la forme du tout qui lui est congruent.» Mais comme une connaissance n'accède à la science qu'en formant système, «l'architectonique est ainsi la théorie de ce qu'il y a de scientifique dans notre connaissance en général» (*Critique de la raison pure*, B 860).

est ici marquant, c'est l'universelle applicabilité de cette étude et, en cela, sa parenté avec la mathématique :

« Elle devait contenir les premiers fondements de toute la connaissance humaine, et ce qui y était une fois pour toutes constitué et établi, cela n'avait plus besoin d'être constitué à nouveau dans chaque cas qui se présente, mais simplement appliqué. Tels sont les avantages de l'algèbre et de la géométrie, et tels devaient être aussi les avantages de la métaphysique » (§ 3).

Ainsi est clairement posé le balancement qui va déterminer toute l'entreprise de l'architectonique et son exécution : d'un côté exigence d'une recherche préalable de ce qui est simple et premier, universel, mais d'un autre côté, et sans jamais l'oublier, souci de l'application à tel ou tel domaine d'un savoir particulier. C'est cette dimension d'application qui doit distinguer la *Grundlehre* des ontologies antérieures. De là aussi l'observation qu'il n'est pas nécessaire à tout lecteur de lire l'ensemble du livre, mais seulement les chapitres qui traitent de ce qui l'intéresse de façon spéciale. L'amateur de physique par exemple pourra se contenter du chapitre sur les notions de cause et d'effet et du chapitre sur les signes et les signifiés. Le mathématicien lira la seule IV^e Partie sur la grandeur, qui lui donne les concepts fondamentaux de sa science. C'est le même souci d'utilité et d'application réelle qui inspire la remarque que l'ontologie doit être mise dans une liaison très étroite avec la morale et la politique. L'exemple aussitôt invoqué est particulièrement significatif. Soit la notion du composé (qui sera traitée au chapitre XVII) : elle ne renvoie pas seulement aux choses simples comme cela arrive communément dans les métaphysiques. On pense évidemment à l'argument leibnizien fondamental de la monadologie : les monades sont des substances simples qui entrent dans les composés et il faut bien qu'il y en ait parce qu'il y a des composés ; on pense aussi à la transposition par Wolff des monades leibniziennes à des éléments simples de nature physique. Au contraire, Lambert pose que les lois générales du composé doivent s'appliquer non seulement aux corps, « mais aussi en même temps aux choses composées du monde intellectuel, c'est-à-dire aux modes de la pensée, aux professions de foi, aux systèmes théoriques, aux

sociétés, aux républiques, aux mœurs», et ce « pour toujours présenter la théorie sous son côté utilisable » (*Préface*, p. XI-XII¹⁴).

Je passerai sur les brèves remarques historiques dans lesquelles Lambert expose cursivement le déclin de la métaphysique dans la postérité aristotélicienne, le renouveau dû à Bacon, l'échec de Descartes, pour en venir à la confrontation qui, pour lui, dessine le champ dans lequel se pose précisément la question du simple et de son utilisation (et donc où se joue le sens même annoncé par le titre): il s'agit de la confrontation entre Locke et Leibniz sur les premiers fondements de la connaissance humaine¹⁵, prolongée par Wolf. « On peut dire que Locke a anatomisé les concepts humains, Leibniz les a analysés » (§ 7). Lambert reprend, sans citer de sources, la typologie des degrés de clarté, distinction et accomplissement des connaissances. D'origine leibnizienne, cette typologie a été reprise non sans notables déplacements par Wolff et tous les logiciens. Lambert prend ici la signification de ces termes pour acquise, d'autant qu'il y a déjà consacré des explications plus détaillées dans la *Dianoilogie* du *Neues Organon* (§ 8-11).

Ces définitions adoptent d'ailleurs d'emblée une approche plus lockienne en dérivant les concepts, définis comme « représentations des choses dans la pensée »¹⁶, des sensations: « Les premières voies par lesquelles nous parvenons aux concepts sont les sensations et l'attention que nous employons à nous représenter tout ce que les sens nous font sentir dans une chose, ou à en être conscient » (*Neues Organon*, *Dianoilogie* § 8, I, p. 6). Si la conscience que nous avons de ce que les sens nous donnent comme sensation d'une chose est telle que nous puissions toujours reconnaître la chose, le concept est clair. Sinon, il est obscur. Ce par quoi une chose se différencie d'une autre s'appelle

14 La suite est intéressante: « Que le Droit naturel ait une métaphysique qui lui est propre doit être connu au moins depuis l'époque de Pufendorf, puisque dans son Droit de la nature et des gens, il commence par considérer les *Entia moralia*. Mais je n'ai rien trouvé d'important là-dessus dans les Métaphysiques ou Ontologies actuelles. »

15 On notera que cette confrontation constitue le thème directeur des *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* de Leibniz, parus en 1765, soit après la publication du *Neues Organon* et l'achèvement de l'*Architectonic*.

16 Précisément: « Qui conçoit une chose peut se la représenter dans la pensée, et l'y retrouver toujours. Nous appelons la représentation elle-même un concept » (*Neues Organon*, I, p. 6, *Dianoilogie* § 6).

caractère. Si nous connaissons clairement les caractères d'une chose en pouvant les désigner par des mots, le concept est distinct.

Dans le *Neues Organon*, Lambert avait aussi établi la distinction entre les caractères internes d'un concept et ses caractères externes ou relations (§ 12). Les premiers sont dans la chose même, les seconds résultent de comparaison avec d'autres choses. Le développement d'un concept dans ses caractères internes suit la même voie que l'analyse qui permet de voir une chose d'autant plus distinctement qu'on peut en différencier des parties plus petites. De même un concept doit pouvoir être décomposé dans ses caractères, la question étant de savoir jusqu'où cela peut aller, d'autant que le langage, par manque de mots, impose ici ses limitations. L'analyse peut révéler que le concept dont on est parti « comme on le trouve » recèle des contradictions. Mais si l'analyse peut se poursuivre à l'infini, la question de la contradiction toujours possible ne peut pas être résolue.

« Mais si elle ne se poursuit pas à l'infini, on peut parvenir à des caractères qui n'ont plus de pièces distinctives ultérieures et internes, et qui par conséquent sont absolument simples. Or de tels caractères ne peuvent contenir en soi aucune contradiction interne » (*Architectonic*, § 7, p. 5).

Lambert souligne que le sens propre de l'analyse leibnizienne est qu'il s'y agit toujours des caractères internes d'un concept, à l'exclusion des caractères externes ou relations par lesquels un concept peut aussi être déterminé par d'autres concepts. Mais de cette façon le concept n'est pas *analysé*. « Et quand on définit un concept par genre et différence d'espèce, comme on le présente dans les Logiques, on s'éloigne ainsi facilement des caractères internes et on est amené à de simples concepts de relation, de sorte que finalement on n'y trouve ni commencement ni fin » (§ 7, p. 6). Nous verrons l'importance de ce point dans la critique que Lambert adresse à Wolf.

Reste à savoir comment et à quoi reconnaître qu'un concept est simple. Le *Neues Organon* avait déjà examiné cette question à laquelle était consacré tout le premier chapitre de l'*Alethiologie*. Un concept peut être simple relativement à nous seulement (il ne nous présente aucun divers) ou en lui-même (il ne contient aucun divers). On ne peut offrir ici que des marques (*Kennzeichen*) de ce que doit être un concept simple. « Mais si l'on veut rechercher chaque concept singulier qui est

simple, alors on doit soumettre à l'examen l'ensemble des concepts humains» (*Architectonic*, § 8). Or cela a été l'affaire de Locke, à qui, le *Neues Organon* le notait déjà, nous sommes d'abord redevables de l'énumération des concepts simples.

Il a imité la dissection du corps vivant dans la division des concepts, en séparant ce qui est abstrait et purement symbolique de ce qui est vraiment concept et représentation claire. Il a observé à quels sens et à quelles sensations nous sommes redevables de chaque espèce de concepts et lesquels naissent de sensations mélangées. Enfin il a constaté que les concepts simples sont ceux dont la dénomination ne soulève jamais ou presque de dispute de mots. Il y a connaissance pour nous quand il y a représentation claire, dont à l'aide des mots et des signes nous pouvons dériver des connaissances que nous ne pourrions pas nous représenter clairement ou complètement. Mais la clarté est «*individual*» (*ce rouge, cette dureté, cette chaleur*) et la connaissance générale, en dehors des représentations claires des concepts simples, est entièrement symbolique (§ 9). Mais ce programme d'anatomie de la connaissance, Locke n'a rien su en faire, il en est resté là, incapable de fournir à l'égard de tous les concepts simples ce que la géométrie fait si bien avec le seul concept de l'espace. Il lui a manqué la méthode, et c'est à Wolf que revient l'honneur d'avoir introduit en philosophie une méthode exacte et utilisable.

Sa méthode est d'abord définitionnelle et le plus souvent elle définit un concept par ses relations à d'autres concepts. C'est là, on va le voir, ce qui fait aussi sa faiblesse en comparaison avec le seul précédent qu'on puisse trouver d'une méthode exacte, celui que les écrits mathématiques d'Euclide mettent sous les yeux: en cela «l'avantage qu'a la philosophie wolffienne est certainement considérable, en ce que la méthode que la méthode que Wolf a introduite ou qu'il a commencé à introduire, sert même aussi à la découverte et à la correction des fautes qu'il a conservées» (§ 11).

Les exigences auxquelles doit satisfaire la *Grundlehre* pour exécuter correctement sa tâche pourront donc être explicitées en mettant à jour les défauts de la méthode wolffienne par rapport au modèle euclidien, compte tenu des difficultés spéciales que comporte la transposition de ce modèle à la métaphysique. C'est par cette comparaison, guidée au fil conducteur de l'exemple de la géométrie, qu'il sera possible de mettre au point la méthode qui fera de la *Grundlehre* une science bien établie.

On ne s'étonnera pas de retrouver ici le problème qui avait été celui du concours de la classe de philosophie de l'Académie de Berlin en 1763¹⁷. On sait que Kant y avait répondu par la *Recherche sur l'évidence des principes de la théologie naturelle et de la morale*, qui contient l'ébauche de l'opposition entre méthode mathématique et méthode philosophique qu'exposera la discipline de la raison pure dans son usage dogmatique. Mais Kant n'avait obtenu que l'accessit, le prix étant attribué à la dissertation «Sur l'évidence» de Mendelssohn¹⁸. Lambert quant à lui avait travaillé à la rédaction d'un mémoire qu'il ne termina pas et dont les brouillons, *Sur la méthode pour démontrer plus exactement la métaphysique, la théologie et la morale*, ont été publiés en 1918¹⁹. Toutes les considérations développées dans l'*Architectonique* prolongent cet essai et visent à en réaliser concrètement le dessein premier.

Donc, «on ne peut pas dire que Wolff ait complètement utilisé la méthode euclidienne» (§ 12). En effet le géomètre dispose toujours dans la figure singulière, et en y faisant abstraction des éléments adventices, d'une représentation complète et pure du concept, par exemple celui de ligne droite. Il n'a pas besoin en cela d'une définition de la ligne droite, dont la dénomination est immédiatement comprise. Toutefois, il a besoin de postulats explicitement formulés pour que la possibilité générale du concept soit garantie : que d'un point quelconque de l'espace on peut toujours tirer une ligne droite dans n'importe quelle direction

17 La question était ainsi formulée dans les *Actes* de l'Académie (28 mai 1761) : «On demande si les vérités de la Métaphysique en général, et en particulier les premiers principes de la Théologie naturelle et de la Morale, sont susceptibles de la même évidence que les vérités mathématiques, et au cas qu'elles n'en seraient pas susceptibles, quelle est la nature de leur certitude, à quel degré elles peuvent parvenir, et si ce degré suffit à la conviction». La formulation allemande fut publiée dans les *Berlinische Nachrichten von Staats- und Gelehrtsachen* du 23 juin. Cf. Jean-Paul PACCIONI, «Présentation», dans *Astérion*, La Preisfrage de 1763 de l'Académie de Berlin : certitude mathématique, certitude métaphysique, certitude morale, 9 (2011), sub 7 (<https://asterion.revues.org/2090>).

18 Kant, *Recherche sur l'évidence des principes de la Théologie naturelle et de la Morale – Annonce des leçons de M. E. Kant durant le semestre d'hiver 1765-1766*. Traduction, introduction et notes par Michel Fichant, Paris : Vrin, 1966.

19 *Über die Methode die Metaphysik, Theologie und Moral richtiger zu beweisen*, hrsg. von K. Bopp, Berlin, 1918.

et la prolonger autant qu'on veut. Les postulats énoncent des possibilités ou des « faisabilités » primitives. La même nécessité vaut *a fortiori* pour la métaphysique qui traite de concepts abstraits, sans figuration : elle a besoin de postulats pour garantir la possibilité de former un concept et pour déterminer les limitations de la possibilité des concepts composés résultant des concepts simples. Or Wolf, c'est en cela qu'il s'écarte à tort du modèle euclidien, n'a pas jugé nécessaire de recourir à des postulats, il est parti de définitions, même pour des concepts ou des choses que tout le monde comprend par la signification directement perçue des mots, et en a déduit des principes généraux.

Il est intéressant de remarquer que Lambert observe chez Wolf une exception, dans sa philosophie morale. Il y formule comme un postulat que « pour toute espèce de perfection dépendant de la volonté libre de l'homme, on peut concevoir une aptitude qui peut se réaliser sous le nom de quelque vertu » (§ 13, p. 11). C'est ce qu'il aurait dû faire partout en métaphysique, s'il y avait pris l'homme comme un donné (ce qu'a fait Locke), en y recherchant les concepts simples, et en y appliquant les principes et les postulats qu'ils offrent. C'est ainsi qu'il s'est trompé en ne reconnaissant pas l'espace et le temps comme de tels concepts simples et en les définissant comme l'ordre des choses en dehors et à côté les unes des autres et l'ordre des choses qui se succèdent les unes aux autres.

« Mais ces deux définitions ne contiennent aucun caractère interne, mais seulement des concepts de relations de l'espace et du temps aux choses qui sont étendues et qui durent, ou qui se suivent, et les mots en dehors, à côté, les unes aux autres, etc. contiennent déjà complètement en eux l'espace et le temps » (*ibid.*).

C'est sans doute le meilleur exemple de la thèse constante de Lambert ; que les concepts relationnels ne déterminent rien qu'avec eux on tombe dans un cercle sans commencement ni fin.

Le concept wolffien de la science est celui d'un enchaînement démonstratif de raisons procurant la certitude des connaissances. Selon Lambert, cela ne suffit pas : il faut ajouter, pour caractériser la science, une autre exigence qui porte sur son organisation interne ou sa structure : « Toute science doit conduire à ce que dans chaque cas qui se présente auquel elle est applicable, on puisse trouver à partir du nombre le plus restreint d'éléments donnés tous les autres, qui sont déterminés par cela ou qui y sont en relation » (§ 15, p. 13). C'est ce que fait la mathématique

(exemple de la trigonométrie ou trois éléments d'un triangle déterminent les trois autres). Mais la *Grundlehre* est par définition applicable à toutes les parties de la connaissance humaine. Pour répondre à cette exigence, «les postulats, le dénombrement des concepts et des choses composés, et la théorie générale et le dénombrement des liaisons et relations y est indispensable» (*ibid.*).

Aux exigences de scientificité déjà évoquées, il faut en ajouter encore une: toute science doit comporter une partie pratique, sans quoi elle ne serait qu'une simple spéculation. C'est si l'on veut l'aspect positiviste de la théorie de la connaissance de Lambert. Il fait grief à Wolff de n'avoir pris en compte la partie pratique de la philosophie que relativement à la morale, alors que «le pratique concerne le trouver et le faire, et en ce sens il se trouve dans une relation tout aussi étroite avec les aptitudes de l'entendement et du corps qu'avec la volonté, qui est proprement l'objet de la morale» (§ 18)²⁰. Dans la *Grundlehre* interviennent par exemple la théorie de l'ordre, de la perfection, des causes, effets, moyens et fins, des forces, relations, etc. Sous chacune de ces notions, il y a lieu d'indiquer comme autant de questions: que chercher, que trouver, que faire.

Ces questions ramènent au concept ontologique de la possibilité. On en a proposé deux définitions: 1/ Est possible ce qui ne contient aucune contradiction, 2/ Ce qui est en soi possible. La première est sans usage puisqu'elle dit ce que le possible n'est pas et non ce qu'il est. La seule identification positive de la possibilité est celle que nous donnent d'eux-mêmes les concepts simples, pour cette seule raison qu'ils sont simples. «Autant il y a de concepts simples, autant possède-t-on de possibilités positives, sans avoir à les démontrer davantage» (§ 19). La seconde définition renvoie à l'expérience, qui ne s'étend jamais aussi loin que les possibilités. D'où d'erechef la nécessité, comme chez Euclide, de postulats pour garantir à la fois l'universalité des concepts composés et la possibilité de ceux qui sont librement composés. D'où l'on conclura que «les postulats ne se présentent proprement qu'avec les concepts simples, et qu'ils doivent être particulièrement exposés à propos de chaque concept simple, comme Euclide l'a fait à l'égard de l'espace» (§ 20).

Reste un autre réquisit, plus difficile à satisfaire, pour que la Logique soit une science: «Elle doit être invariable comme la vérité» (§ 21).

20 Ce qui est *stricto sensu* inexact, puisque la Logique de Wolff comporte une partie pratique.

Seule la géométrie a eu jusqu'ici ce privilège, alors que la métaphysique change comme les vêtements dans la mode. Il faudrait donc introduire la nécessité et l'évidence géométrique dans la métaphysique. Ce qui fait défaut, ce n'est pas la rigueur des raisonnements, puisque les formes du syllogisme sont démontrées et démontrées avec cette nécessité et cette évidence. Wolff a donc demandé que l'on choisisse comme propositions premières de simples principes que l'on accorde dès qu'on comprend les mots employés, et que pour le reste, tous les mots où il y aurait quelque obscurité soient définis. D'où l'excroissance et la prolifération des définitions dans son œuvre.

Si cette recommandation est juste, elle appelle cependant des précisions et des limitations que Lambert s'emploie à donner dans une doctrine originale de la définition. «Le mot défini doit représenter un concept possible et exact, et la définition doit fournir précisément ce concept» (§ 22, p. 19). Pour chaque définition ces deux demandes doivent être ou prouvées ou évidentes pour elles-mêmes. Or ce second cas est exclu de la *Grundlehre*, parce que les concepts simples ne peuvent pas être définis et que les concepts composés ont besoin d'une preuve de leur universalité et de leur possibilité. Si l'on ne commence pas par les concepts simples et si on les mélange avec les composés, on tombe dans un cercle où les preuves doivent se fonder sur les définitions et les définitions doivent être prouvées. Là encore c'est en revenant au modèle euclidien qu'on résoudra la difficulté. On prendra le concept à définir tel qu'il se compose à partir des concepts simples, et le mot ne sera que le nom du concept ou de la chose qu'il représente: la définition est donnée avant le nom que le langage fournit ou qu'il faut fabriquer s'il n'est pas disponible. La méthode euclidienne est à l'inverse de la wolffienne en ce que les principes et postulats sont formulés à partir des concepts simples, avant les définitions et servent à prouver les définitions. Celles-ci du coup n'ont plus rien d'arbitraire ni d'hypothétique. Elles sont des définitions de choses (ou réelles) a priori dans le sens le plus strict. La dénomination intervient ensuite, et selon les disponibilités du langage, les définitions de nom sont plus ou moins nécessaires. Or elles se fondent sur la structure du langage, où beaucoup de mots n'ont nul besoin de définition nominale alors que la définition réelle de ce qu'ils désignent est difficile ou même introuvable. Tels sont la plupart des noms des choses du monde corporel, plantes, animaux, métaux, minéraux, etc. dont les noms évincent toute dispute dès qu'on a la chose sous les yeux.

Ces mots ou noms sont la base du langage et il faut les prendre à part comme éléments initiaux de toutes les définitions de mot. À partir de cette première classe le système des dénominations est progressivement métaphorique, de sorte que chaque définition de nom présente le *tertium comparationis* ou le rapport de comparaison (§ 26, p. 22)²¹.

Là où la voie métaphorique ne peut être systématiquement suivie, la voie des concepts de relation est possible: on détermine la chose dont on veut expliquer le nom par sa relation à d'autres choses dont les noms sont plus connus ou peuvent être admis comme plus connus. Par exemple le moyen par les fins, le tout par ses parties, les causes par les effets, les actions par les instruments et les intentions, etc. il y a là aussi un ordre systématique puisque les mots définis une fois peuvent servir à en définir d'autres. Mais pour éviter en cela le risque du cercle logique, il faut en revenir autant que l'on peut à l'autre voie des définitions nominales: elle commence «d'en bas» parce que sa base première est tirée des sens. Au contraire les définitions réelles doivent commencer «d'avant», des concepts simples pour procéder systématiquement et a priori. Les traités de métaphysique (il faut entendre les traités wolffiens) n'ont connu que la seconde voie définitionnelle et du coup on n'y voyait ni commencement ni fin.

Il pourrait sembler que la conjonction de deux systèmes opposés comme celui des définitions réelles et celui des définitions de nom comporte une difficulté. Elle a été résolue par l'observation de Locke: les noms des concepts simples ne comportent dans le langage que très peu ou aucune difficulté quant à leur signification:

«Par conséquent les concepts simples dans le système des définitions réelles, et leurs noms dans le système des définitions nominales, constituent le premier commencement et servent de fondement aux autres [concepts et noms]» (§ 28).

21 Lambert renvoie à la *sémiotique* du *Neues Organon*, et plus particulièrement à son dernier chapitre «Sur ce qui est hypothétique à propos du langage», où il a donné un exposé plus détaillé. Il ajoute: «Un tel système de définitions de nom ne peut pas si facilement être exécuté de façon complète, en partie à cause de l'abondance, en partie aussi à cause de la difficulté de rechercher la dérivation et la signification originelle des mots.»

Tel est le moyen pratique, par la conjonction de l'ordre naturel des concepts et de l'ordre naturel du langage, de conférer à la *Grundlehre* le caractère requis d'invariabilité.

Une ultime remarque de Lambert sur ce sujet mérite encore d'être relevée. Elle concerne les concepts qu'il appelle en un sens tout spécial «transcendants». Sans préjuger de ce que seront les divisions de la connaissance humaine, et sachant que la *Grundlehre* est applicable dans toutes, on peut déjà répartir les connaissances en deux classes principales: les unes concernent le monde intellectuel, les autres le monde corporel. Or les dénominations des choses du monde intellectuel sont tirées du monde corporel selon la similitude que leur reconnaît leur mode de représentation. Lorsque nous nommons les deux avec le même mot, le concept abstrait associé à ce mot est «transcendant» (§ 29, p. 25). Soit le mot force (*Kraft*): originellement il est tiré des forces motrices du monde corporel. Mais on attribue des forces à l'entendement et à la volonté, en ce que nous disons que l'entendement peut penser, la volonté peut désirer, etc. Nous formons ainsi un concept de force qui n'est pas seulement plus général, mais transcendant parce qu'il s'applique à des choses qui n'ont rien de commun entre elles. Il reviendra à la *Grundlehre* d'étudier le concept de force à la fois dans sa signification transcendante et dans chacun des trois genres dans lesquels il s'exerce, le mieux étant d'unir dès le début la théorie transcendante et les théories spéciales, pour mettre en évidence le rapport d'application des deux niveaux et s'approcher davantage de la pratique.

Autre exemple: le concept d'ordre: il est pris initialement à l'ordre local et étendu aux degrés et à la durée. Puis on attribue un lieu aux pensées et l'ordre est transposé au monde des idées. Ranger l'un en dessous de l'autre ou l'un à côté de l'autre constitue deux classes qui deviennent transcendantes avec le concept d'ordre et «là où on peut concevoir des dimensions, des ordres se laissent aussi concevoir» (*ibid.*, p. 26).



Ces considérations détaillées mettent en relief ce qu'il y a d'original et de singulier dans le travail philosophique de Lambert, dans cette manière si fine et si libre d'analyser les notions. Mais il faut en revenir au niveau de généralité, puisqu'aussi bien, si architectonique il y a, c'est au niveau du plan d'ensemble qu'elle doit manifester son pouvoir de

construction. Le plan de l'architectonique devra donc être le suivant @ : partir d'un dénombrement suffisant des concepts simples (sans prétendre en épuiser le nombre, puisque certains doivent nous échapper comme celui de la couleur aux aveugles). On leur associera les axiomes auxquels ils donnent lieu et les postulats qui déterminent les possibilités de former des concepts composés. Les définitions viendront ensuite en associant à la définition de chose (la possibilité de la combinaison) les définitions de nom (l'ordre du langage). Formellement, le plan de la tâche à accomplir peut paraître aisé. Mais qu'en est-il de sa réalisation effective ?

Les titres principaux des chapitres constituent un dénombrement des concepts simples applicables à toutes les parties de la connaissance humaine. Ils sont répartis sous quatre titres : d'abord, les concepts fondamentaux, ceux qui relèvent de l'ontologie (solidité, existence, durée, étendue, force, mobilité, unité, identité). Suivent les concepts qui relèvent du mode de représentation des choses (universel et particulier, variable et durable, être et non-être, Être quelque chose et n'être rien, nécessaire et non-nécessaire, vrai et non-vrai, être avant et être après, achevé (= parfait) et complet, avec un appendice sur le cas de la beauté. Viennent ensuite les concepts qui relèvent des choses mêmes (force, rapports, connexion, détermination, composition, choses et relations, cause et effet, substance et accident, signe et signification). Le traité s'achève par les concepts relatifs à la grandeur (unité, dimension, figure simple de la grandeur, mesure, mesurable, homogénéité, uniformité, limites, système des nombres, représentation des grandeurs par figures, fini et infini). L'ensemble de la connaissance philosophique et mathématique trouve là ses premiers fondements.

Le chapitre II de la première partie est spécialement consacré au recensement des concepts simples fondamentaux et par ce moyen à la détermination des parties de la *Grundlehre*. Par un effet de métonymie, ces parties prennent elles-mêmes le nom de *Grundlehren* : il y a *une* doctrine fondamentale, c'est l'Architectonique, – il y a *des* doctrines fondamentales, ce sont les sciences principales en lesquelles se divise le champ des connaissances.

Lambert donne une première liste des concepts simples, « au nombre où je les ai admis (*so viel mir beygefallen*) » (§ 46, p. 41), qui comporte six classes :

- I. Les concepts simples fondamentaux. Lambert en énumère dix : solidité, existence, durée, étendue, force, conscience, volonté, mobilité, unité, grandeur.
- II. Des concepts tirés de l'apparence sensible : lumière, couleur, chaleur, etc.
- III. Des verbes (temps) : être, devenir, avoir, pouvoir, faire.
- IV. Des adverbes : Ne... pas, également, identiquement, simultanément, quoi?, comment?, si?, pourquoi?,
- V. Des prépositions : vers, avant, auprès, de, après, sur, par, etc.
- VI. Des conjonctions : parce que, puisque, encore, mais, au contraire, si, pourtant, etc.

La classification est pour l'essentiel grammaticale, à l'exception des deux premières classes qui répertorient des noms de propriétés universelles et de qualités sensibles, dont Lambert remarque qu'elles ont été déjà recensées par Locke dans son *Essai* et par lui-même dans l'*Aléthiologie* du *Neues Organon*.

Toutefois, pour être rendue utilisable, cette liste devra être restreinte, selon des critères pragmatiques. Certaines classes ou certains éléments peuvent être écartés parce que déjà traités dans le *Neues Organon*. Ainsi la IIe classe, qui relève de la *Phénoménologie* et est trop spéciale pour la *Grundlehre*. La conscience, en tant qu'elle a le vrai pour objet, relève proprement de l'*Organon*, et comme volonté, de la Morale; les deux seraient aussi à traiter dans la Psychologie.

Les classes III à VI se rapportent aux applications où les concepts fondamentaux trouvent leur application, mais les trois dernières, qui sont grammaticales, ont été étudiées dans la Sémiotique. Fait exception notable l'adverbe « identiquement » (*einerlei*) qui donne lieu au concept d'identité et méritera donc un traitement à part. Enfin, dans la classe I, la grandeur peut être rapportée à l'unité. On aboutit finalement à une liste de huit concepts : solidité, existence, durée, étendue, force, mobilité, unité, identité. Aucun n'a à être défini, sauf à courir le risque de cercle ou de régression sans fin. Reste à opérer les liaisons et relations entre eux, pour en déduire la division de la *Grundlehre*. Arithmétiquement, si on combine huit éléments deux à deux, puis trois à trois, etc. on obtient 255 combinaisons. Mais un examen plus attentif permet d'en réduire le nombre à 16, selon des critères de filtrage qui s'expriment dans l'interprétation des symboles de comparaison expliqués sous le tableau ci-après :

J. H. Lambert – *Anlage zur Architectonic*, § 53.**Correlata der Grundlehren.**

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
Solidität	+		*	*	*											
Existenz						*										
Dauer							*	*	*							
Ausdehnung										*						
Kraft	+									*	*	*	*	*	*	*
Beweglichkeit													*	*	*	*
Einheit			*													
Identität	*															
		Calcul der Qualitäten. §. 55.	Ding, Metaphysic. Ontologie. §. 57.	Substanz. §. 58.	Systematologie. §. 59.	Existenz. §. 60.	Substanz. §. 61.	Zeit und Raum. §. 62.	Chronometrie. §. 63.	Geometrie. §. 64.	Static. §. 65.	Dichtigkeit, allgemeine Hydrostatic. §. 66.	Kraft der Substanz. §. 67.	Bewegende Kraft, Mechanic. §. 67.	Phoronomie. §. 68.	Dynamic. §. 68.

«Sur cette table, les symboles signifient :

- * Le concept de base,
- = ce qui lui est lié nécessairement,
- + l'objet du concept principal,
- les concepts liés de façon seulement partielle,
- les concepts comparés.»

Sur ce tableau, la colonne de gauche liste des huit concepts fondamentaux, c'est en quelque sorte la table des catégories de Lambert. La neuvième ligne expose, sur seize colonnes, les noms des sciences fondamentales, et pour chacune la partie supérieure de la colonne, croisée avec la liste des catégories, indique comment elle se rapporte à ces concepts simples.

Ainsi, à la colonne 16, la science de la dynamique a pour concept de base la mobilité; la durée et l'étendue lui sont liées nécessairement; elle fait un usage comparatif de la solidité, de la force et de l'unité.

Nous sommes censés avoir ainsi établi la partition de la *Grundlehre* dans un certain nombre de sciences principales. On remarque que si, initialement, l'ontologie avait fourni un fil conducteur à l'identification de ce que doit être une telle doctrine, science universelle de ce qui est simple et premier en tout ordre de connaissance, finalement l'extension de la *Grundlehre* donc maintenant à l'Ontologie une autre signification, où elle devient une discipline plus particulière: son concept fondamental est la solidité, partiellement liée à l'étendue, et utilisant comparativement tous les autres concepts simples. Les deux chapitres suivants de la I^{re} partie de l'*Architectonique* développeront les principes et postulats des sept premiers concepts fondamentaux (chap. III) et les principes et postulats de l'identité (chap. IV). On retiendra la récapitulation présentée à la fin du chapitre II:

«Nous pouvons maintenant établir de façon scientifique le concept de la doctrine fondamentale. Comme les concepts simples sont la première assise de notre connaissance et que tout se laisse réduire à eux dans les concepts composés pour autant que nous devons pouvoir nous les représenter, ainsi ces concepts simples un à un et combinés entre eux, constituent pris ensemble un système qui contient nécessairement tous les premiers fondements de notre connaissance. On peut concevoir une connaissance scientifique de ce système, et le langage nous offre comme noms d'après le sens littéral les mots de *Grundlehre*, *Grundwissenschaft*, *architectonique*, *Urlehre*, etc.» (§ 74, p. 57).



L'idée de l'architectonique ainsi exprimée résulte aussi d'une autre sorte de combinatoire, qui serait comme une synthèse historique où Lambert constitue sa doctrine à partir de ce qu'il retient des acquis de ses prédécesseurs: la *Grundlehre* est une théorie du simple et du premier dans la connaissance philosophique et mathématique. C'est Leibniz qui a fourni, par l'analyse des notions, la caractérisation du simple comme concept qui n'est plus décomposable en caractères internes, et qui est par là même intrinsèquement possible, mais c'est Locke qui a permis, par l'anatomie de l'entendement, d'identifier la véritable base

des concepts simples. Seulement, il s'est arrêté là et, faute de méthode structurant la possibilité d'une théorie générale de la composition, il n'a rien apporté de neuf à la métaphysique. Cette méthode, Wolff en a eu l'idée, en suivant le modèle euclidien, mais il ne l'a pas non plus suivie jusqu'au bout: il faut corriger Wolff en retrouvant l'intégralité de la méthode euclidienne, spécialement par la dimension d'effectuabilité ou de faisabilité liée aux postulats et aux problèmes, qui fixent les conditions de possibilité des concepts composés, et en subordonnant les définitions aux principes directement formulés par la donnée des concepts simples, dont tout procède. Quel qu'en soit le nom, c'est bien d'une théorie de la science qu'il s'agit, finalement plus générale encore que l'ontologie, dans sa nouvelle acception d'une théorie de la chose ou de la réalité, puisqu'elle l'enveloppe comme une des sciences partielles dont elle détermine a priori la possibilité.

Quel sens a ici « théorie de la science » ? Nous retrouvons la difficulté, excellemment relevée par Cassirer, qu'il y a à apprécier, en raison de sa singularité au regard de son environnement intellectuel le plus proche, la situation historique de l'œuvre de Lambert. Cassirer ajoute justement qu'on ne répond pas à la difficulté en se limitant à la représentation traditionnelle d'un Lambert prédécesseur de Kant, et dont Kant aurait mieux su réaliser les intentions par la critique de la raison²².

Kant a pu utiliser, pour caractériser le style de recherches de la critique de la raison pure, l'expression de « métaphysique de la métaphysique »²³. Elle pourrait aussi qualifier ce que Lambert s'est proposé dans *l'Architectonique*. Mais l'analogie reste extérieure et toute formelle. Enregistrant comme donnés les concepts simples, avec les flottements et les hésitations que nous avons relevés, Lambert tomberait sous le coup de la critique que Kant adresse aux catégories aristotéliennes, réunies de façon empirique sans vrai critère, sans fil conducteur et sans unité systématique²⁴. Et si Kant reprend à son compte la dénomination d'architectonique, définie comme l'art des systèmes, pour autant qu'une connaissance n'est vraiment scientifique qu'en

22 *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*, 2. Band, Dritte Auflage 1922, p. 539.

23 Lettre à Marcus Herz, après le 11 mai 1781, dans KANT, *Correspondance*, traduction collective, Paris: Gallimard, 1986, p. 181.

24 *Critique de la raison pure*, B 107.

étant systématique, l'*Architectonique de la raison pure* n'est plus qu'un chapitre de la Théorie transcendantale de la méthode, celui qui trace et justifie le plan d'un « système de la raison pure », qui est pour Kant le vrai définissant du mot métaphysique. Ce plan transfère les prérogatives qui étaient celles de l'ontologie à la philosophie transcendantale, définie comme celle qui « considère l'entendement et la raison même dans un système de tous les concepts et principes qui se rapportent à des objets en général, sans admettre des objets qui seraient donnés » (B 873). Encore faut-il pour cela que le système *stricto sensu* de la métaphysique ait été précédé par un « exercice préalable, qui examine a priori le pouvoir de la raison au regard de toute la connaissance pure », et qui est justement la Critique, dont bien entendu Lambert n'avait strictement aucune idée.

Pour autant, on ne niera pas que Lambert appartienne, selon le temps long de l'histoire, à la très ancienne histoire des catégories. Le plan complet des quatre parties, des trente trois chapitres et des 923 paragraphes de l'*Architectonique* est bien une des manières d'occuper et de baliser le champ de ce que la philosophie a toujours tenté de penser comme les notions et les dénominations les plus universelles de *ce qui est en général* et des *manières de le dire*. De cette histoire aussi, la critique kantienne de la raison n'est qu'un moment, même si c'est aussi celui d'un tournant. Mais ce tournant ne s'est pas non plus imposé univoquement comme fermant toute autre voie.

C'est pourquoi il faut encore revenir à Cassirer qui suggère comme fournissant une comparaison qui permettrait le mieux de comprendre Lambert à la lumière de doctrines ultérieures, de le rapprocher de Meinong et de la *Gegenstandstheorie*.

« L'intérêt essentiel de Lambert ne s'applique ni à la psychologie ni à la critique de la connaissance, mais il se situe dans la direction de ce que l'on a récemment tenté de désigner et de délimiter comme "théorie de l'objet". Nous pouvons saisir des contenus simplement dans leur consistance immédiate, sans examiner leur origine psychologique et sans se demander s'il leur correspond une quelconque existence réelle, pour découvrir en eux des relations déterminées universellement valides et ainsi en extraire ce qui en eux est connaissable a priori et sans recours au relevé inductif des cas particuliers »²⁵.

25 *Ibid.*, p. 540. – Cf. Alexius MEINONG, *Über die Stellung der Gegenstandstheorie im System der Wissenschaften*, Leipzig, 1907 (*Théorie de l'objet &*

Cette indication mériterait à coup sûr d'être creusée. Elle pourrait sans doute être complétée par un autre rapprochement, avec la *Wissenschaftslehre* de Bolzano : même inspiration leibnizienne au travers du filtre wolffien, même souci d'introduire dans la partie la plus fondamentale de la philosophie le style mathématique, même mise entre parenthèses de la subjectivité, qu'elle soit psychologique (Lambert n'en connaissait pas d'autre) ou transcendante (que Bolzano rejette dans Kant). Ce rapprochement permettrait de déceler l'intention de Lambert et aussi de constater ce qui lui manquait pour la réaliser, en raison notamment de son attachement, quant à la forme des propositions et des inférences, à la logique aristotélicienne, comme cela a été souvent remarqué²⁶. Cette œuvre qu'il faut bien dire lassante parfois par son caractère diffus, sa composition embrouillée, ses piétinements répétitifs, sa langue rude et sans élégance, mérite en tout cas qu'on fasse l'effort de s'y intéresser et d'en faire plus qu'un nom immergé dans une bibliographie érudite ou, comme cela arrive, une curiosité pour l'histoire locale du pays mulhousien.

Bibliographie

- BAUMGARTEN A. G., *Metaphysica*, 1739, Editio VII, Halle, 177 [Rep. Hildesheim, Georg Olms, 1982].
- CASSIRER E., *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*, 2. Band, Dritte Auflage, Berlin, 1922 [Rep. Hildesheim, Georg Olms, 1974].
- GOTTSCHED J. C., *Erste Gründe der gesamten Weltweisheit*, Leipzig, 1733.
- KANT I., *Critique de la raison pure* (1781, 1787). Traduction A. J. L. Delamarre et François Marty à partir de la traduction de Jules Barni, Paris, Gallimard, Folio, 1992.
- KANT I., Lettre à Marcus Herz, après le 11 mai 1781, dans KANT, *Correspondance*, traduction collective, Paris, Gallimard, 1986.

Présentation personnelle, Traduction de Jean-François Courtine et Marc de Launay, Paris : Vrin, 1999).

26 Les contributions de Lambert à l'édification d'un calcul logique s'inscrivent elles-mêmes dans ce cadre traditionnel.

- KANT I., *Recherche sur l'évidence des principes de la Théologie naturelle et de la Morale – Annonce des leçons de M.E. Kant durant le semestre d'hiver 1765-1766*. Traduction, introduction et notes par M. Fichant, Paris, Vrin, 1966.
- LAMBERT J.-H., « Mémoire sur quelques propriétés remarquables des quantités transcendentes circulaires et logarithmiques », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Berlin*, 1761, p. 265-322, et tome 14, fasc. 1, 1935. p. 49-83.
- LAMBERT J.-H., « Essai de taxéométrie, ou sur la mesure de l'ordre », *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1770, p. 327-342, suivi du « Second essai de taxéométrie, ou sur la mesure de l'ordre », *id.*, 1773, p. 347-368 [reproduits plus bas dans ce *Cahier*, p. 193].
- LAMBERT J.-H., *Anlage zur Architectonic oder Theorie des Einfachen und des Ersten in der philosophischen und mathematischen Erkenntniß*, 2 vol. Riga, 1771 [Rep. Hildesheim, Georg Olms, 1965].
- LAMBERT J.-H., *Neues Organon oder Gedanken über die Erforschung und Bezeichnung des Wahren und dessen Unterscheidung vom Irrthum und Schein*, 2 vol., Leipzig, 1764 [Rep. Hildesheim, Georg Olms, 1965].
- LAMBERT J.-H., *Über die Methode die Metaphysik, Theologie und Moral richtiger zu beweisen*, hrsg. von K. Bopp, *Kantsstudien*, Ergänzungsheft Nr 42, Berlin, 1918.
- LAMBERT J.-H., *Logische und philosophische Abhandlungen*, zum Druck befördert von Joh. Bernoulli, Erster Band, Berlin, 1782 [Rep. Hildesheim, Georg Olms, 1967].
- MEINONG A., *Über die Stellung der Gegenstandstheorie im System der Wissenschaften*, Leipzig, 1907 (*Théorie de l'objet & Présentation personnelle*, traduction de Jean-François Courtine et Marc de Launay, Paris, Vrin, 1999).
- PACCIONI J.-P., « Présentation », dans *Astérior*, « La Preisfrage de 1763 de l'Académie de Berlin: certitude mathématique, certitude métaphysique, certitude morale », 9 (2011), <<https://asterion.revues.org/2090>>.
- VLEESCHAUWER H.J. DE, « L'année 1771 dans l'histoire de la pensée de Kant », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 13, fasc. 3-4, 1934. p. 713-732, et tome 14, fasc. 1, 1935. p. 49-83.
- VUILLEMIN J., « La Démonstration de l'irrationalité de π chez Leibniz, Lambert et Kant », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 151, 1961, p. 417-431.

- WOLFF C., *Horae subsecivae Marburgenses*, Trimestre Vernale, Frankfurt et Leizig, 1729 [Christian Wolff, *Gesammelte Werke*, II. Abteilung – Lateinische Schriften, Band 34.1, Hildesheim, Geog Olms, 1983].
- WOLFF C., *Philosophia rationalis sive Logica*, Frankfurt et Leipzig, 1728 [Christian Wolff, *Gesammelte Werke*, II. Abteilung – Lateinische Schriften, Band 1.2 et 1.3, Hildesheim, Geog Olms, 1983].